

Un homme de cœur, Richard Dussaulx. Attentif, dans l'humain, à ce qui se brouille et souffre dans les profondeurs. Tel ce cœur immense, obsédant, décliné dans tous ses états, qui apparaît dans chaque dessin de la série. Tantôt enserrant dans ses frontières la silhouette aimée, tantôt envahi par une multitude d'autres qui font échec à l'intimité fusionnelle. L'image se renverse alors en éclosion de fleurs lumineuses. Souvent, la forme se dresse en équilibre mystérieux sur la pointe de sa lisière avec le monde extérieur. S'il arrive qu'elle semble s'apaiser dans l'horizontale d'une surface limpide, elle peut aussi se déchirer, clivée dans « Le deuil » qu'accompagne le nom passionné de Carmen.

Il y a longtemps, dans l'atelier, j'avais remarqué, épinglée au-dessus d'une table, la photo d'une danseuse de Pina Bausch : longs cheveux noirs dispersés en tous sens, bras et jambes écartelés sous les plis de sa robe noire, on aurait dit qu'un vent furieux l'avait plaquée sur un mur et l'y maintenait dans la sidération. Interrogé, le peintre m'avait répondu que, pour lui, c'était là une image de la condition humaine. En voyant, dans « L'appât », ces formes puissantes, dont la tête et le dos tentent de se dégager des brumes obscures qui entourent le cœur, je ne peux m'empêcher de penser à cette photo. Mais dans ces identités possibles projetées vers l'extérieur par les élans du cœur qu'elles emprisonnent, on observe des formes pleines, sensuelles. Comme dans l'œuvre toute entière, c'est avec ces courbes, ces rondeurs, cette fluidité sensuelle que la force s'impose. C'est cela que je garde de Richard Dussaulx : cette puissante énergie du cœur résistant au vent furieux de l'humaine condition.

Anne-Marie Lugan Dardigna, 15 septembre 2009